

seul compromis ! Mais ses amis le sont autant. Il devra subir leurs reproches, et qui sait...

— Vous êtes effrayant, monsieur Lambert.

— Madame, vous m'avez demandé le vérité.

— Je vous en prie, dit Joséfa, rendez-moi le service de courir à la recherche de mon mari, persuadez-lui de rentrer ici.

— Pauvre homme ! murmura Lambert, quelle doit être son angoisse !

Il sortit laissant ensemble les trois femmes.

Mélanie comprenant qu'elle n'apprendrait rien, prit congé de ses amies.

Dès qu'elle fut seule avec sa fille, Joséfa éclata en sanglots.

A l'idée de perdre une fortune qui était son unique joie, manquant trop de grandeur d'âme pour supporter la mauvaise fortune, elle s'abandonna au désespoir. Mercédès se dominait mieux. Amenée jeune en France, égoïste et froide, elle raisonnait davantage. En ce moment Joséfa était l'enfant et Mercédès la femme. D'ailleurs la petite princesse avait vite fait un raisonnement personnel capable de lui laisser beaucoup de sang-froid. Son père pouvait être ruiné, sans que ce malheur touchât à sa fortune propre. Elle en serait quitte pour offrir à ses parents dans son hôtel un étage qu'elle n'habitait pas.

Bozan de Breuil se tirerait toujours d'affaire. Il était un de ces hommes en qui surgissaient les idées comme les épis dans les sillons. Ses amis l'aideraient. Il s'agissait d'une crise, voilà tout.

Quand Mercédès fut en pleine possession de son sang-froid, elle prit les mains de sa mère, et les tapota doucement pour la calmer, en lui disant :

— Allons, ne te déssole pas. Tout ne saurait être perdu pour un coup de Bourse. Mon père a du talent, du génie, affirment ses amis de la finance. Je suis convaincu que nous sommes tous sous l'influence d'une panique... Cela s'arrangera. Je vais envoyer un mot à l'hôtel afin de prévenir que je ne rentrerai pas. Je ne te laisserai point dans une telle angoisse. Nous nous aimons bien, et je t'ai toujours trouvée bonne, soutenons-nous mutuellement. Seulement ne faisons pas de sottises. Dans les catastrophes, vois-tu, il faut se défier du premier mouvement... C'est le bon... Ah ! je ne suis pas aussi sotte qu'au jour de mon mariage. Les idées très chevaleresques de la grande princesse m'ont obligée à m'instruire, afin d'être capable de prendre seule une détermination. Si je n'avais pas eu la force que je tiens de mon père, j'aurais aujourd'hui à ma charge toute la colonie Moldave... Mikaël et sa mère comptaient sur moi pour les soutenir dans leurs idées de restauration imbécile. J'ai tenu bon, et j'ai consulté un avocat. J'en prendrai un second s'il le faut. Tu t'es mariée au Brésil ; as-tu un contrat de mariage ?...

— Non, répondit Joséfa.

— Tu apportais cependant une grosse somme à mon père ?

— Sans doute. Il venait d'acheter un puits de pétrole, ma dot servit à l'exploitation.

— De sorte qu'elle tomba dans ce qu'en France on appelle la communauté.

— Qu'est ce que cela veut dire ?

— Que tu ne possède rien en propre, et que mon père reste le maître d'administrer sa fortune. En cas de malheur tu n'as le droit de rien revendiquer.

— Voilà qui est abominable ! s'écria Joséfa.

— Tâchons de mettre quelque chose en sûreté, fit Mercédès. Tu possèdes des diamants royaux, ne les laissons pas à la

disposition des hommes d'affaires... Qui sait s'il n'en viendra pas dans cette maison ?

— Tu as raison, Mercédès, tu es une bonne fille, tu penses pour moi qui n'ai plus ma tête...

Joséfa remit à Mercédès la clef d'un meuble dans lequel on enfermait les diamants. Les colliers suspendus sur des fonds de velours scintillaient dans le reflet des miroirs ; sur des coussins les bracelets, les broches, les peignes, les pendeloques confondaient leurs splendeurs. Cordelières, éventails, cols en dentelle de diamants, aigrettes brillaient sous la clarté de la lampe que tenait Mercédès. D'un mouvement rapide elle enleva ces merveilles, les jeta dans un petit châle hindou qu'elle noua, puis elle dit à sa mère :

— Il y en a bien là pour deux millions, c'est autant de sauvé.

Cette précaution prise, toutes deux reprirent leur place près du foyer, attendant le retour de Lambert et l'arrivée de Bonaventure.

Le jeune homme revint sans avoir trouvé le financier ; ni n'avait pu lui dire ce qu'était devenu Bozan de Breuil.

Vers minuit Bonaventure rentra.

Ni sa femme ni sa fille ne le reconnurent.

Cet homme fort, robuste, fleuri, s'était brusquement avachi, effondré ! Ses joues blêmes pendaient ; l'œil était éteint, la lèvre tremblante. Une bataille perdue venait de jeter à terre cet athlète. Il ne revenait point las, mais désespéré. Il trouvait un Waterloo après tant de victoires financières. Ce qu'il avait souffert durant quelques heures ne saurait se dire. Il lui avait suffi de la moitié d'une journée pour le faire descendre au fond de l'égoïsme des uns, de la sottise des autres, de l'ingratitude de tous. Pas une main ne s'était tendue vers lui à l'heure de la défaite.

Il s'avança vers les deux femmes, et leur tendit les bras :

— Je suis bien malheureux ! dit-il.

Il attendait, il demandait des consolations. Il avait besoin d'être plaint, de sentir serrées dans des mains moites et tièdes, ses mains qui s'étaient séchées et crispées au contact de l'or. Il voulait des baisers, des paroles affectueuses pour détendre son esprit soucieux et reposer son cœur.

— Je suis bien malheureux ! répéta-t-il.

Mais au lieu de ces paroles chaleureuses et tendres, renfermant une tendresse spontanée, ardente, il n'entendit que des questions brèves, tombant l'une sur l'autre comme des grêlons. Loin de consoler le père et le mari, on interrogeait le financier. Mercédès lui demandait des renseignements, et sa mère des comptes. On voulait savoir comment avait eu lieu cette dégringolade. Et lui les mains crispées dans sa chevelure léonine, suffoquant, hachait des mots brefs, et sentait s'agrandir autour de lui le gouffre dans lequel il roulait.

— C'est un coup terrible, voyez-vous, dit-il enfin, un coup préparé avec une habileté diabolique par ces misérables Juifs... Oh ! nous aurons beau faire, la race sémitique ne cessera jamais d'être ennemie de la nôtre. Leurs ancêtres volaient les vases d'or des Egyptiens, eux se partagent à la Bourse les dépouilles des chrétiens vaincus... J'ai tenté des efforts héroïques pour surmonter cette crise... J'ai jeté mon lest à la mer pour tenter de sauver le navire, et le navire coula sous mes pieds...

— Ainsi, nous voilà réduites à la misère.

— Ah ! s'écria Bozan de Breuil, s'il ne s'agissait que de cela !